

«Des scientifiques comme Claude Allègre ont retardé l'action pour le climat»

Recueilli par Anne-Laure Barret

Le climatologue Jean Jouzel revient sur le rôle néfaste de l'ancien ministre de l'Education nationale, mort samedi, dans la lutte contre le réchauffement.

Un homme élégant ne saurait se réjouir à la mort de son vieil ennemi. Quand on lui demande s'il accepte d'évoquer la mémoire du géochimiste et ancien ministre socialiste de l'Education nationale Claude Allègre, mort samedi, le célèbre climatologue Jean Jouzel exprime d'abord «une certaine tristesse». Pourtant, celui qui fut médaille d'or du CNRS ne pardonne pas à Allègre, autre récipiendaire de renom, d'avoir mis, à partir de 1995, «son aura de grand savant» et son influence politique au service de la contrevérité scientifique dans ses chroniques du Point, puis de l'Express, ou dans ses livres. «Son héritage restera le mammoth et le climatoscepticisme», se désespère l'ancien coprésident du groupe 1 du Giec, les experts de l'ONU sur le climat. Un héritage, qui, observe Jouzel, reste bien vivant dans le débat public. Comment s'exprimait le climatoscepticisme de Claude Allègre ? Il disait en substance : «Le réchauffement climatique est très limité, on n'y comprend pas grand-chose.» Sur les causes, il entretenait le même flou. Il invoquait la variabilité naturelle du climat, niait l'origine humaine du changement climatique. Je ne mets pas en cause sa liberté d'expression ; c'est à nous, qui sommes convaincus de la réalité du réchauffement, de convaincre. Je ne dénie pas non plus par principe le droit d'un scientifique à s'exprimer sur une discipline autre que la sienne. Mais pour cela, il faut qu'il travaille, qu'il aille regarder ce que racontent ses confrères. Certains géochimistes parlent très bien du climat. Claude Allègre, lui, n'avait pas beaucoup lu les travaux des climatologues. Il reprenait des thèses classiques, que l'on retrouve chez tous les semeurs de doute. Il usait et abusait de l'argument d'autorité : «Moi je sais, les autres non.» Les climatologues se trouvaient dans son viseur. Avez-vous vous-même eu l'occasion de ferrailer contre lui ? Avez-vous tenté, en coulisses, de le convaincre qu'il faisait erreur ? Je ne l'ai pas connu personnellement, à peine l'ai-je croisé à deux ou trois reprises dans ma carrière, mais je me suis retrouvé confronté à lui, une fois, à la télévision dans une émission de Franz-Olivier Giesbert sur France 5. A cette époque, en 2008, je faisais partie du Giec [groupe d'experts de l'ONU sur le climat, ndlr] et on était déjà convaincus de la réalité du réchauffement. C'est un souvenir assez désagréable. Il nous a traités d'escrocs, nous les climatologues, avec le langage cru et l'agressivité naturelle qui le caractérisaient. J'ai gardé mon calme, même si c'était assez mesquin de sa part. A-t-il fait perdre du temps à la lutte contre la crise climatique ? Son aura de grand savant, comme son caractère volcanique et éruptif, a donné du poids à ses thèses. Ses chroniques dans les journaux, ses interviews, ses tribunes ou son livre, l'Imposture climatique, ont diffusé des contrevérités dans le débat public. Il a créé une école de pensée climatosceptique en France. Des scientifiques comme Claude Allègre ont retardé l'action pour le climat. A la fin des années 90 et au début des années 2000, son poids politique et son influence au sein du Parti socialiste étaient aussi très importants. Il y a eu une décennie perdue. Sans lui, Lionel Jospin, avec qui il était très ami, se serait peut-être davantage intéressé au problème du climat en arrivant à Matignon en 1997. C'était vraiment lui la figure de proue du climatoscepticisme et ça le reste. Il demeure influent

à vos yeux ? Si le climatoscepticisme progresse actuellement, c'est parce que des savants de sa stature lui ont donné une légitimité, ce n'est pas neutre. Aujourd'hui, aucun de ceux qui défendent ce genre d'arguments n'a son envergure scientifique, politique ou médiatique. Il n'y a pas l'équivalent d'un Claude Allègre, c'est pour ça qu'il reste influent. Sur le fond, je ne suis pas certain qu'il ait été lui-même tout à fait convaincu de ce qu'il disait. D'ailleurs, il n'a pas toujours été climatosceptique. De même, Donald Trump n'a sans doute jamais pris cinq minutes pour réfléchir au réchauffement climatique. Si le climatoscepticisme monte en puissance, c'est aussi peut-être parce que seule cette position permet de dire «on va continuer comme avant». Alors que si on accepte la réalité du réchauffement, la nécessité de modifier en profondeur nos sociétés s'impose.

Certains médias ont-ils été les porte-voix d'Allègre ? La France a une bonne presse. Mais oui, à l'époque, l'habitude était d'inviter un pour et un contre dans les débats. Claude Allègre en est un exemple, comme Didier Raoult avec le Covid, lui aussi climatosceptique d'ailleurs. Aller seul contre l'évidence est un moyen habile pour avoir du succès. Mais aujourd'hui, le danger de donner constamment la parole à des thèses ultraminoritaires et contraires au consensus scientifique est heureusement mieux compris. Pourquoi dites-vous qu'il n'était peut-être pas vraiment convaincu de ce qu'il avançait ? Ce n'est qu'un sentiment, mais je me demande si le géochimiste qu'il était n'éprouvait pas un peu de jalousie pour notre discipline. A partir des années 60, l'environnement et le climat ont éclipsé les disciplines reines qu'étaient l'astronomie et les sciences de la terre. Il avait d'ailleurs envisagé que l'Institut de physique du globe de Paris qu'il dirigeait s'intéresse au climat. Ça aurait été pertinent mais ça ne s'est pas fait. J'ai toujours pensé que si certains d'entre nous étaient allés travailler avec lui à Jussieu, il ne serait pas devenu climatosceptique. •